

Les yeux fertiles

Number 52, Spring 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15122ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1992). Review of [Les yeux fertiles]. *Moebius*, (52), 157–169.

Andrée A. Michaud

Portraits d'après modèles

Montréal, Leméac, 1991, 157 p.

À propos de *La femme de Sath*, la critique soulignait, en 1987, que l'écriture de ce roman d'atmosphère était somptueuse et que l'imaginaire s'avérait aussi puissant qu'original. Quatre ans plus tard, avec *Portraits d'après modèles*, l'écriture d'Andrée A. Michaud conserve les qualités déjà énoncées.

L'auteure annonce les couleurs du récit dès le titre, beau, à significances multiples. Elle nous propose de décoder des portraits «selon» des modèles; elle nous donne aussi à voir des portraits construits «subséquemment» aux modèles en question. De même, la jaquette du livre fait habilement écho à ce qui s'en vient : «Dimanche après-midi» (1954), une illustration de Jean Soucy, place le public en un univers plein de relief, dense, prêt à basculer. Jean-Paul Sartre est plus loin appelé à la barre. Une citation extraite de *La nausée* pose au premier plan la mémoire et le souvenir en rapport à la fiction.

La mémoire s'impose ici comme figure centrale. Tout dans cette relation d'hiers et de lendemains entre un personnage masculin peintre et une femme modèle s'organise autour de la mémoire et de son absence. Les deux personnages se déplacent – lui et elle bougent beaucoup dans leur immobilité – de façon anonyme. Elle, la femme modèle, se rend chez l'homme depuis environ trois semaines pour lui permettre de reconstituer l'image (obsédante) de l'autre femme, Léna. La femme modèle devient l'intermédiaire entre l'homme et Léna, cette absente dont l'image se meut à la surface du fleuve. Peu à peu, la femme peinte assume le rôle de re-compositrice de l'histoire passée. Le peintre fournit peu d'éléments : quelques photographies et un parfum dans une boîte-souvenir. La femme modèle raconte, imagine, ordonne.

Si, au début, la femme modèle sert «... à se rappeler qui l'on aurait pu être, qui l'on aurait voulu, ou qui l'on n'avait pas été» (p. 76), on finit par glisser dans la confusion entre les deux (ou trois ou...) histoires. On ne discerne plus nettement celle qui voit de celle qui est vue. Cette fusion des distinctions (la femme modèle, Léna-la-femme-blanche, et cette autre-femme-rouge) interroge la frontière entre le réel et la fiction. La frontière fond. Qu'est-ce qui est vrai? Qui existe? Qu'est-ce qui est exact? Où se trouve le modèle? Et l'imposture?

Les questions sont posées dans la fiction d'Andrée A. Michaud, mais la représentation de la réalité chez chaque lectrice, chez chaque lecteur, par chacune et chacun se laisse souligner en

caractères gras, à l'intérieur et à l'extérieur de la fiction. Le rapport à l'histoire, sans doute au même titre que le rapport au monde, se réalise d'après des intermédiaires, selon des écrans qui tantôt protègent, tantôt servent de relais ou de filtres, tantôt voilent et modifient la vision.

Dans *Portraits d'après modèles*, la vision est décidément très cinématographique. Le public devient voyeur, croit suivre une caméra, se laisse imprégner par tel ou tel plan grâce aux jeux de narration, aux superpositions de regards, aux descriptions vigoureuses et jamais fermées. L'écriture d'Andrée A. Michaud est généreuse en ce sens qu'elle permet de voir, de sentir et d'entendre à proximité variable. Et en aucun moment la distanciation n'atténue la sensualité des portraits.

Aline Poulin

André Berthiaume

Presqu'îles dans la ville

Montréal, XYZ éditeur, coll. «l'ère nouvelle», 1991

Presqu'îles dans la ville... le titre est pourtant prometteur... Publié dans la collection «l'ère nouvelle» chez XYZ, ce recueil de nouvelles n'apportera certes pas de nouveauté dans l'écriture de ce genre.

Le recueil, divisé en trois parties, se compose de 25 nouvelles, dont certaines avaient été publiées précédemment dans différentes revues, et d'autres lues à Radio-Canada MF.

En général, les descriptions des lieux, des gens, des objets et l'utilisation de certaines figures de style (métaphores, personnifications) sont très bien réussies : «purée de pois» pour parler de la bruine, «boîtes aux lettres juchées sur des piquets, la langue pendante d'avoir avalé trop de prospectus».

Malheureusement, je me suis beaucoup ennuyée à la lecture de ces textes. Textes courts, incapables de prendre leur envolée. Tout reste en surface : les thèmes, les intrigues, les personnages. Les dialogues sont faibles, l'écriture est plate, trop près du langage parlé. Où est le rêve? Où est l'imagination? Où est l'imaginaire? Où sont l'invention, la réinvention? Où sont la provocation, le bouleversement? Sans intérêt, sans profondeur, ces textes que je qualifierais d'inoffensifs ne m'ont pas touchée : le départ de Jean-Yves ne m'a pas touchée, pas plus qu'une balade dans un ascenseur ou en ski de fond, ni ce couple qui cherche un coin tranquille pour ses ébats. Même l'humour et l'ironie ne réussissent pas à faire leur effet. En voulant trop rendre compte du quotidien, des banalités du quotidien, on a malheureusement cette

pénible impression de «déjà lu» : çà et là, des phrases, des idées inutiles, banales, qui n'apportent absolument rien : «Ce qu'on appelle un peu vite des traîneries, ce sont en réalité de précieux morceaux de la vie.» «L'Angélu de Millet, version urbaine». «Il y a des situations bien embarrassantes, vous en conviendrez.» «Si la vie a un sens, nous nous retrouverons peut-être un jour avec tout ce que nous aimions.» «C'était un dimanche après-midi, une des dernières belles journées de l'été.» «La vie est tellement pleine d'imprévu.» «Aujourd'hui, j'ai atteint un âge où l'on commence à avoir des souvenirs.» ... et l'utilisation franchement agaçante du «because»...

De plus, certains textes sont beaucoup trop courts et ressemblent plus à des ébauches qu'à des nouvelles. Les titres également gagneraient à être plus recherchés : «Bon ciné», «Je ne vous le fais pas dire», «Les mystères de la vie» : ironie, humour, on ne sait trop ce que l'auteur a voulu dire.

La nouvelle la mieux réussie est peut-être «Éliane et Fred», quoique nous voyions venir de loin l'accident... quoique, aussi, nous ayons lu ou entendu des milliers de fois l'atmosphère de méfiance d'un bureau...

Écriture bâclée ou trop traditionnelle? Le rapprochement serait peut-être intéressant à faire...

Monique Saint-Germain

Collectif

Coïncidences

Montréal/Quéigny, XYZ/Aleï, 1990

J'aime de moins en moins lire les collectifs en fiction. C'est souvent très inégal comme produit. À moins de les lire avec des intervalles de temps entre chacune, je me sens ballottée entre l'essentiel et l'inutile, comme sur une mer houleuse, et il s'ensuit un certain malaise. Un recueil de nouvelles écrites par un même auteur me permet au moins un roulement plus uniforme.

Ici, avec *Coïncidences*, en plus de regrouper dix auteurs-es, nous retrouvons deux mondes : l'un français, l'autre québécois. Cinq récits français et cinq récits québécois imprimés dos à dos. On tourne le livre quand on veut changer de monde. L'envers de la médaille? le corollaire? le miroir inversement proportionnel? Mais alors, si ce sont deux mondes, ne devrais-je pas sentir la particularité de chacun?

Or, rien de tel, du bon et du moins bon dans les deux camps. Rien de neuf ni dans l'un ni dans l'autre, rien qui coupe le souffle.

La plus grande distinction entre ces deux volets : 80 pages pour les Français, 47 pour les Québécois...

Du côté des Québécois, Monique Proulx et Anne Dandurand donnent des récits bien construits et des contenus intéressants. Mais le reste est soit banal (Claire Dé), ou prétentieux (Gaétan Brulotte, malgré quelques bonheurs dans les images), ou encore du déjà lu (Pierre Karsh, malgré un «punch» de la fin qui surprend agréablement).

Du côté des Français, Jacey Carina nous fouette en plein visage avec son récit d'une réalité trop vraie. Mais les deux nouvelles qui suivent sont décevantes, le message étant confus (Lucette Desvignes et Jacques Fulgence). À lire les premières pages, je m'attendais à plus. *Les lavandières* de Claude Pujade-Renaud amène un peu d'originalité, évitant que je ne mette définitivement le livre de côté. Mais le Robinson Nuloé (de nul, nous dit-on, mais... ne l'avions-nous pas deviné?) d'Alexis Salatko n'épatera personne. Les difficultés que rencontre ce Robinson de l'an 2013 sont prévisibles vingt lignes avant que le héros n'y fasse face.

Je comprends : coéditer peut être avantageux pour l'éditeur, pour l'auteur aussi puisque cela ouvre à un marché plus vaste. Nouvelle «mode» ou «tendance» qui finit par m'agacer un peu. «Cousins» ou «voisins» me dit-on, mais imposeront-ils leurs modèles à force de présence? Ce prétexte de marché plus vaste ne cache-t-il pas le fait que notre «littérature québécoise rejoint mal son public¹» et qu'il y a «dans le discours romanesque québécois un énorme problème de clarification quant à ses appartenances²»?

Francine Campeau

Notes

1. Noël Audet, *Écrire de la fiction au Québec*, Québec/Amérique, Montréal, 1990, p. 18.

2. *Ibid.*, p. 151.

Élise Turcotte

Le bruit des choses vivantes

Leméac, 1991, 227 p.

D'aucuns diront qu'elle est idyllique cette histoire d'Élise Turcotte. Comme un rêve, une utopie. Albanie et Maria, la mère et sa fille de trois ans, vivant en osmose, repliées sur elles-mêmes parce que l'extérieur est menaçant. «Nous sommes le centre de l'univers», dira Albanie.

Dans cette bulle, il y a l'inquiétude «qui est un état naturel», la solitude et la peur. Mais ces sentiments inquiétants sont vaincus grâce à cette (trop?) harmonieuse relation mère-fille. D'ailleurs, l'inquiétude est celle de l'avenir, du temps qui passe et qui amènera l'inévitable séparation de ces deux êtres indispensables l'un à l'autre. «Pourquoi grandir et être de plus en plus séparées», se demande Maria. Cette inquiétude mène à la solitude, qui n'est ressentie que lorsqu'elles sont séparées, par le sommeil ou par le travail de la mère. C'est ensemble qu'elles vivent les plus grands des bonheurs, lorsqu'elles se créent des univers de Pôle Nord ou de Salomé. Ensemble, elles sont «vraiment une force fantastique». Ensemble, elles dominent la peur, parce qu'elles détiennent le pouvoir des mots qui donne emprise sur le monde des choses vivantes. Par l'enfant qui grandit, «les mots continuent de grandir autour d'elles». Des mots qui nomment les fleurs, qui inventent des histoires. «Les phrases sur la porte du frigidaire. Les choses qui n'existent pas, sauf pour nous deux. Les mots dans le dictionnaire. Le langage. Tout notre territoire.»

Dans ce microcosme, sont inclus l'amie Jeanne et son fils Gabriel, parce qu'ils s'imbriquent parfaitement dans le puzzle des deux protagonistes. Deux fenêtres sont pourtant ouvertes sur le monde. Une sur l'enfant Félix, voisin d'en face, sensiblement du même âge que Maria, qui constitue une intrigue en filigrane. Félix représente en effet, par opposition à Maria, le mal-aimé, l'enfant maltraité, abandonné par sa mère, et que l'on devra placer dans une famille d'accueil pour lui permettre d'évoluer normalement. L'autre fenêtre s'ouvre sur Agnès, une vieille immigrante qui fréquente assidûment la bibliothèque (encore les mots!) où travaille Albanie. Agnès, parce qu'Albanie «ne sait pas qui elle est et qu'elle fait partie de ses rêves». Félix, Agnès, deux êtres que la vie a malmenés.

À la fin de ce récit, qui s'échelonne sur quatre saisons, s'ajoute Pierre, le travailleur social qui s'occupe de Félix et qui devient l'amant d'Albanie. Pierre, parce qu'il les prend toutes les deux, Albanie et Maria, comprenant qu'elles forment un tout avec «l'amour qui passe entre elles». «Finalement, les choses arrivent, elles font du bruit, et quelquefois, elles sont encore plus fortes que dans notre tête.»

L'histoire prend fin sur un départ, un voyage qu'Albanie et Maria entreprennent comme une autre ouverture sur le monde. Et je constate alors que, dans ce récit, j'étais plongée dans le réel, le réel des rêves d'Albanie et de Maria. «Tout ressemble au miroir latéral d'une voiture où il est écrit : attention, les objets sont plus proches qu'ils ne le paraissent. Albanie connaît la réalité. Elle ne se passe pas d'elle.»

Et grâce à elles, Albanie et Maria, «le bruit des choses vivantes» est parvenu jusqu'à moi.

Francine Campeau

Philippe Haeck

Parler loin

Papiers d'écolier 1, VLB éditeur, 1991, 159 p.

Le plaisir de *parler loin* avec quelqu'un dans un train, sur un banc de parc, dans un lit. Le besoin profond de l'autre, parole ou pensée. Philippe Haeck évoque ici son intime, en révélations, interrogations, lectures. «Rareté de ceux qui lisent pour se laisser prendre, s'éveiller, se mettre à parler à leur tour.» Un livre-halte pour le lecteur qui arrive à «écouter l'autre» qui se présente à lui, à travers son enfance, son lien à la maladie, à l'amour, son lien au religieux. En se questionnant, il nous questionne, nous oriente. Marcheur de fond, solitaire, il exagère à peine quand il écrit : «Quand je vais au cinéma, il n'y a personne dans la salle. Quand je veux un livre, il est introuvable chez les libraires». Peu importe, un chemin se dessine, des livres s'interpellent. Par la lecture, des carrefours naissent. L'attitude de Philippe Haeck devant la lecture, devant la parole est exigeante, ouverte; ainsi le questionnement se poursuit, se relance, fait halte. Cheminement intellectuel, cheminement amoureux se suivent sans distinction autre que de répondre sur mesure qui à une angoisse innée, qui à un doute, qui à une envie.

Cette écriture-lecture n'est pas flamboyante; elle est intime et nécessaire. La pensée est créatrice, les sentiments viennent à maturité. Philippe Haeck ne craint pas les mots humilité, angoisse, communauté. Il lui importe de fouiller le lien au père, à la mère. De la mère, il dira : «Il a été long le chemin pour la saluer, la regarder.» (...) «Ma mère et moi, thème intime. Non... Qui sait parler l'intime. Où apprend-on à parler l'intime.» L'intime : un lieu, une langue, quelqu'un.

Parler loin cherche. Philippe Haeck cherche à nommer ce qui l'anime. On embarque ou non. À moi, ce texte va comme un gant, à d'autres il a l'air d'aller comme un pied... La lecture de ces «papiers d'écolier» peut se poursuivre avec *Préparatifs d'écriture* publié en même temps que *Parler loin*, chez VLB éditeur toujours.

Nicole Décarie

Francis Dupuis-Déri

L'erreur humaine

Leméac, 264 p.

Jamais notions d'écologie et d'environnement n'auront fait couler autant d'encre depuis ces dernières années. Ces notions, jumelées aux grandes questions posées par les révolutions agraire, industrielle et techno-informatique (tels l'esclavage, l'absurdité – camusienne ou kafkaïenne –, l'existence/coexistence pacifique, l'utopie d'un bonheur universel) constituent la trame de *L'erreur humaine*.

Le roman de Francis Dupuis-Déri recoupe plusieurs de ces thèmes déjà fort exploités par d'autres philosophes, penseurs et écrivains. Tout d'abord, l'utopie (le thème majeur) qu'on nous annonce en quatrième de couverture : «Après Fourier, Moore (sic), Gary, *L'erreur humaine* repose la grande question : l'utopie est-elle possible?» Signalons tout d'abord que «Moore» s'écrit More comme dans Thomas More (1478-1532), auteur du succès *L'utopie*. Comprenez-vous qu'un éditeur, avec toute la confiance que l'auteur met en lui, puisse publier un livre avec une telle erreur tout en se demandant si l'utopie est possible? Nous sommes bien loin, ici, d'une utopie éditoriale... toutefois, le projet de Dupuis-Déri est audacieux et il sait le rendre avec justesse. Son utopie étant celle d'un monde meilleur pouvant vivre écologiquement en respect avec toutes les autres espèces de vie et, de là, atteindre au bonheur sans aucune contrainte que soi-même. Une utopie très contemporaine qui rejoint plus celle de Gary (1914-1980) que celles de More ou de Fournier (1772-1837). D'ailleurs, Romain Gary disait sensiblement la même chose :

Je reste là, au soleil, le cœur apaisé, en regardant les choses et les hommes d'un œil amical et je sais que la vie vaut vraiment la peine d'être vécue, que le bonheur est accessible, qu'il suffit simplement de trouver sa vocation profonde, et de se donner à ce qu'on aime avec un abandon total de soi.

L'utopie se retrouve, dans le roman, au travers d'une «Organisation des Nations Utopiques». Sous l'immense hachoir de l'ironie, Dupuis-Déri nous décrit cette organisation où les humains et les animaux – ceux-ci ayant appris le langage humain afin de revendiquer leurs droits à l'égalité et à la liberté – s'affrontent dans des discussions stériles. Le thème d'une ONU burlesque a également servi de cadre à l'un des romans de Gary, en 1958, alors qu'il publiait, sous le pseudonyme de Fosco Sini-

baldi, *L'homme à la colombe*. Gary y comparait l'ONU à un immense centre d'attractions touristiques semblable à Disneyland. Pour sa part, Dupuis-Déri y voit un «origami géant auquel participaient des milliers d'êtres vivants», ou bien encore à un genre de stade olympique où les délégués humains, acclamés par la foule, «se dirigent en grande pompe vers la salle de l'Assemblée générale. [...] vers l'enceinte gigantesque, pareils à des athlètes olympiques».

Les États-Unis, les Juifs, les nazis, les terroristes, les écologistes, les militaires, les policiers, les diplomates n'échappent pas à la fine lame de l'auteur, même les Québécois (désormais souverains et autonomes) se font égratigner au passage.

Planté dans ce décor comique de borborygmes onusien, le récit se divise en deux histoires dont le déroulement est parallèle. La première histoire raconte l'option suicidaire du terrorisme par un groupuscule animal. Ce dernier s'exaspère devant la lenteur des négociations diplomatiques pour la reconnaissance de ses droits. Par le biais de tracts, la «Brigade zoologique» débutera ses activités, puis ira jusqu'aux actes après la naissance d'autres groupes plus radicaux. Cette radicalisation prend racine dans la conscientisation de l'Histoire et de la mauvaise foi de l'humain à ne jamais dire ce qu'il pense. Ce qui n'est pas sans nous rappeler le conte du *Chapon et la poularde* de Voltaire, où le chapon s'exclame : «Les hommes ne font des lois que pour les violer, et ce qu'il y a de pis, c'est qu'ils les violent en conscience. Ils ne se servent de la pensée que pour autoriser leurs injustices, et n'emploient les paroles que pour déguiser leurs pensées.» Le sort de la «Brigade zoologique» se jouera avec l'enlèvement du chef de la délégation américaine, George Hermann. Un personnage oscillant entre George Bush et Pee-Wee Hermann dont Dupuis-Déri fait le symbole disgracieux et décadent de l'hégémonie capitaliste américaine. Aux yeux de l'auteur, l'Histoire est là et c'est un témoin à charge contre l'Homme. La seconde histoire survient avec la découverte d'un rorqual à bosse qu'on croyait disparu. Cette nouvelle fait renaître l'espoir et plusieurs intérêts. D'une part, il y a une équipe d'écophiles à bord d'un rafiote, le *Moby Dick I* – dont les mésaventures nous remémorent vaguement celles du *Rainbow Warrior* –, et, d'autre part, il y a une compagnie de cosmétiques. Le *Moby Dick I* échouera dans sa tâche, sombrera sous les flammes et décimera la vie de ses survivants. Le rorqual fera les frais de «cette saloperie monumentale qu'une compagnie de cosmétiques s'apprêtait à commettre pour quelques dollars». Il sera tué et dépecé.

C'est dans cette seconde histoire que Dupuis-Déri fait maître d'œuvre. Les personnages du *Moby Dick I* qu'il met en scène ont

l'esprit lucide. Ainsi en est-il de David Davidovitch, un Juif presque antisémite qui sera arrêté par les services israéliens, puis jugé coupable de trahison. Lors de son arrestation, il notera : «j'ai réalisé que ces Juifs venaient de me kidnapper dans une voiture allemande». Les personnages ne sont pas dupes, ils voient la réalité et ses absurdités en toute conscience et y font face. Davidovitch dira également :

Pourquoi Israël effaçait-il les individus palestiniens? Les Juifs n'avaient-ils pas compris? Six millions de morts n'était-ce pas suffisant? De combien d'individus faudrait-il amputer un peuple pour qu'il souffre au point de ne pas comprendre que la violence et la répression n'entraînent que la peine et la douleur? Aucun État ne justifie que l'on brise des os, crève des yeux, viole des femmes, massacre des villages et assassine des gens. Devra-t-on tuer douze millions de Juifs la prochaine fois pour qu'ils le comprennent?

Et cette lucidité culmine par cette brillante observation de Davidovitch remarquant que dans le *Petit Larousse illustré* le mot «"Arménie" est encadré par "Armement" et "Armer", comme quoi certains peuples sont cernés de toutes parts».

Alors comment concevoir qu'avec une telle lucidité, le groupe de Moby Dick I n'ait pas entrevu l'utopie d'un tel projet? Que tout l'univers, disait le baron d'Holbach, n'est qu'un «vaste assemblage de tout ce qui existe, ne comporte que matière, et mouvement : l'ensemble offert à notre contemplation n'est qu'une suite immense et ininterrompue de causes et d'effets». La boucle se complète avec le dernier chapitre où un nouveau groupe renouvelle le projet initial : «Reste l'espoir. Demain matin, à l'aube, le Moby Dick II quittera Liverpool à la recherche d'une dernière baleine. Il doit bien en rester une, quelque part. Il le faut.» L'espoir est la clef du roman. L'espoir de changer les priorités de l'ordre mondial, c'est-à-dire que l'économie cède le pas à l'écologie, qu'un jour le pouvoir puisse brandir humblement au bout de sa trabe les couleurs de l'utopie.

L'erreur humaine, c'est tout cela, voire plus. Un roman de plus de 250 pages qu'il faut lire. Sans être le portrait type du roman engagé, il demeure une œuvre de fiction de lignée écolo-réaliste. Le reflet en est prodigieux grâce à la facture du texte, mais surtout par le jeu du texte cognitif-texte imaginaire, lesquels alternent pour créer à l'ensemble du roman un présent vu à travers les découpures de presse et le journal intime et ce, rétrospectivement. Cela nous plonge dans une dimension temporelle bien particulière. Malgré le plaisir du texte qui nous est offert, *L'erreur humaine* n'est pas l'un de ces «massacres littéraires» qu'on

expose fièrement dans la bibliothèque de son salon sans se sentir quelque peu coupable de ce beau livre fait de papier blanchi et d'encre commerciale; ni l'un de ces romans qu'on peut lire au bord de la mer, soigneusement assis dans son transat, sans entendre les vagues murmurer : «Salaud!»

Paul Desgreniers

Alvin Toffler

Les nouveaux pouvoirs

Fayard, 1991, 658 p.

Le dernier livre du futurologue Alvin Toffler, *Powershift*, traduit en français et publié sous le titre : *Les nouveaux pouvoirs*. Nouvelles valeurs? Pour la première fois, Alvin Toffler y révèle au public la part importante jouée par «ma meilleure amie, mon épouse et associée, mon amour depuis quarante ans : Heidi Toffler». Vous n'avez pas lu les deux premiers volumes de Toffler : *Le choc du futur* et *La troisième vague*? Qu'à cela ne tienne. Au fil de leur exposé, les auteurs, très pédagogues, vous fourniront suffisamment de rappels de leurs textes antérieurs pour que vous puissiez saisir l'articulation et la continuité de leur pensée.

Le canevas de la rédaction, on devrait même dire parfois de la narration romanesque, est apparent dans tout le livre. Le paragraphe est uniformément pris comme unité de pensée et d'exposition, si bien qu'on a parfois l'impression de parcourir en enfilade des centaines de petites fiches studieuses hâtivement ficelées entre elles. Autre structure conceptuelle et technique, la triade est la forme préférée des auteurs. S'agit-il d'une théologie, d'un ésotérisme qui sous-tendrait toute l'analyse, ou est-ce simplement le renouvellement de procédés rhétoriques traditionnels? Le lecteur retiendra facilement qu'il y a trois héros, comme il y a eu trois vagues, analysées en trois volumes. Et ce dernier que vous êtes en train de lire analyse les nouveaux pouvoirs. Au fait, on en compte... trois : savoir, richesse et violence.

La leçon est cependant bien longue et bien lourde. Dans l'épaisseur des 658 pages, l'analyse s'étire, flâne, digresse et s'essouffle. Alors, curieusement, ce sont les passages de transition, les enchaînements mineurs entre des paragraphes importants où scintille la clairvoyance des auteurs qui sont les plus sensés.

Le gabarit de la bibliographie impressionne et reconforte : les 548 pages du texte suivi nous ont donc épargné la lecture de ces 592 titres «consultés par l'auteur au cours de la rédaction». Les Toffler sont archi-documentés et leurs Notes valent donc la peine d'être épluchées.

Plus globalement, l'ouvrage est fait de trente-quatre chapitres répartis en six parties : «Le nouveau sens du pouvoir», «La vie dans l'économie supersymbolique», «La guerre de l'information», «Le pouvoir dans la firme flexible», «Nouveaux pouvoirs et politique» et «Transferts de pouvoir à l'échelle planétaire».

On ne peut se dispenser de la définition des termes et de l'exposé de la thèse des auteurs. Les parties centrales (deux, trois et quatre), plus factuelles, me sont apparues les plus intéressantes. La documentation est toujours là pour sous-tendre une narration proche du romanesque. Pas de futurologie là-dedans, si ce n'est que rétrospective, une contradiction dans les termes. Par contre, ce que le «Monde» a vécu pendant ces dernières décennies est bien ramassé et des figures pittoresques, des cas de splendeur et de misère pimentent le récit. Balzac n'est pas loin dans ces pages passionnantes à lire.

Dans les deux dernières parties, les auteurs tentent un décollage et nous proposent une lecture planétaire, ce qui est bien ambitieux. Des généralités abondent, des raccourcis sont risqués, des formules faciles l'emportent sur des distinguos subtils et élusifs. Une seule constante demeure : la suprématie présente et à venir des États-Unis d'Amérique. Car *Les nouveaux pouvoirs* est un hymne, une ode, une louange inconditionnelle de l'empire américain. Les Toffler et leur discours sont aussi états-uniens que Johnny Carson, Barbie et GI Joe, la dinde de l'Action de Grâce et la tarte aux pommes. Vous affalez-vous sur les plages de la Nouvelle-Angleterre? Vous comprendrez et aimerez Toffler. Autrement, vous jetterez quelques pincées de sable dans leur engrenage lubrifié, car c'est ici que les bulletins de nouvelles de chaque jour contestent le plus cruellement l'euphorie des auteurs.

Au départ, leur hypothèse réductrice ne reconnaît que trois joueurs : l'Américain, le Japonais et l'Européen (de fait, l'Allemand). C'est un scénario commode, qui nous ramène à la Dernière Guerre mondiale. Si les GI Joe y trouveront leur content, les Européens ne pourront retenir quelques grincements de dents. La complexité de leur situation mouvante est vite ramenée à une formule plus facile à maîtriser : l'Allemagne émerge comme dominant toute la communauté et comme seul partenaire crédible pour les États-Unis et le Japon. Je me demande ce qu'en ont pensé Margaret Thatcher et François Mitterand? Et puis, la guerre ne se livre pas que dans les dunes. C'est ainsi que les États-Unis, qui ont déployé tout le laser de la Guerre des étoiles combiné aux muscles de Rambo dans les mirages du Golfe, s'écroulent comme une chiffé molle devant le pouvoir économique du Japon.

Surtout, il y a, dans cette «bonne nouvelle», des bavures que les Toffler ne réussissent pas à fondre dans le motif. Ce sont les

laissés pour compte, ces déplorables PMA, «pays moins avancés». Bel euphémisme de la langue de bois, une tartufferie pour ne pas voir et nommer ces cancers qui défigurent la carte du monde. Tiers monde, pays sous-développés, pays pauvres : les chefs d'État, les roitelets, les planificateurs n'aiment pas ces contingences disgracieuses. Alors, qu'on les dise «moins avancés», ou «plus lents», ça écorche moins la bouche.

Le Canada est à peu près absent de cette analyse. Tout au plus le devine-t-on dans l'ombre de l'Américain. Le libre-échange, à deux, puis à trois, mais en réalité à un seul, l'Américain ayant bouffé les deux autres. Alors, les Canadiens seraient-ils en passe de devenir «moins avancés» ou «plus lents»?

Faisant la synthèse des grands mouvements socio-économiques, l'analyse des *Nouveaux pouvoirs* anéantit les politiques à courte vue : l'État créateur d'emplois, ces emplois fussent-ils sans avenir, le drame de l'agriculture, des industries du vêtement, des pâtes et papier. Les convulsions quotidiennes qui secouent ces piliers de l'économie québécoise se trouvent situées dans un contexte plus large, comme les secousses marginales d'un séisme global. Dans ces aperçus, la lecture des *Nouveaux pouvoirs* se trouve la plus utile et la plus convaincante.

Les changements dont il est question, réels ou fictifs, passent tous par le «savoir», maître mot de tout le livre. Introduite par un «néanmoins» d'importance (p. 541), une phrase ramasse toute la démonstration antérieure : «Il est en effet devenu évident que le savoir, source d'un pouvoir de meilleure qualité que les autres, gagne de l'importance à chaque nanoseconde». Est-ce la reformulation du classique et spécieux «Qui s'instruit s'enrichit»? Savoir, oui, mais savoir quoi? Dans cet enfantement douloureux des nouveaux pouvoirs, il ne s'agit pas d'un savoir noble, désintéressé, culturel. Non. Il s'agit du savoir levier et bâton du pouvoir. Donc, savoir qui achète quoi, où, quand, pourquoi, afin de développer des stratégies de conception et de mise en marché des produits. Les facteurs de ce pouvoir sont la vitesse, la précision et l'ampleur des données. Servie par l'ordinateur, la vitesse l'emporte sur les autres et elle-même est prise de court par l'obsolescence. Les auteurs soulignent volontiers d'un rouge «obsolète» les réalités préhistoriques des première et deuxième vagues. «Obsoléscent, suggère plutôt Marie-Éva de Villers : qui est devenu désuet du fait de l'évolution scientifique, technique, etc.» Toutefois, l'«obsolescence est de nature plutôt psychologique puisqu'elle est relative à l'apparition de nouveaux produits, de nouveaux concepts».

Cette obsolescence incorporée à leur diagnostic infecte *Les nouveaux pouvoirs*. Les œuvres de Toffler sont griffées, comme

les vêtements, les bijoux, les parfums dont se parent les gens riches et célèbres. Très culture col-blanc, Perrier et craquelins, une lecture BCBG, le livre qu'on traîne négligemment dans son attaché-case cuir d'anguille (l'édition originale y loge mieux), entrebâillé sur la banquette de sa BMW, coincé entre le téléphone cellulaire et le portatif japonais ultra-mince. Pour la bonne bouche, après Toffler, pourquoi ne pas lire aussi René Dumont et Albert Jacquard?

Au fait, faut-il lire Toffler? Je ne sais pas. Il faut l'avoir lu.

L'édition française est intéressante par les trouvailles qu'elle propose pour traduire les mots-valises de l'anglais, cette langue «qui donne aux idées, aux modes, aux inventions et aux produits américains une formidable audience dans le monde entier» (p. 517). Paniqué par l'obsolescence, le texte n'est pas plus soigné qu'il faut : des coquilles rendent parfois le discours inintelligible.

Jacques Julien